



HAL
open science

Romanciers hongrois tsiganes de la vie ordinaire

Cécile Kovacshazy

► **To cite this version:**

Cécile Kovacshazy. Romanciers hongrois tsiganes de la vie ordinaire. Catherine Coquio; Jean-Luc Poueyto. “ Roms ”, “ Tsiganes ”, “ nomades ” Un malentendu européen, Karthala, 2014, 978-2-8111-1123-6. hal-04714665

HAL Id: hal-04714665

<https://hal.science/hal-04714665v1>

Submitted on 30 Sep 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« ROMS », « TSIGANES », « NOMADES »

UN MALENTENDU EUROPÉEN

KARTHALA sur internet: <http://www.karthala.com>
(paiement sécurisé)

Couverture :

© Éditions Karthala, 2014
ISBN : 978-2-8111-1123-6

SOUS LA DIRECTION DE
Catherine Coquio et Jean-Luc Poueyto

**« Rom », « Tsiganes »,
« Nomades »
un malentendu européen**

**Éditions Karthala
22-24, boulevard Arago
75013 Paris**

Romanciers hongrois tsiganes de la vie ordinaire

Cécile KOVACSHAZY

Préliminaires théoriques

Avant d'analyser deux romans hongrois des années 1970, je souhaiterais avancer quelques mots sur le fait de poser comme objet de travail les « littératures romani », littératures dont on souligne ainsi qu'elles sont écrites par des Tsiganes. En effet, de tels travaux de recherche peuvent conduire à un paradoxe si l'on n'y prend garde. Puisque d'un côté il s'agit de valoriser une production créée par des Tsiganes pour contrer une habitude trop ancrée : celle de parler de façon négative des Tsiganes, que ce soit pour adhérer à ces jugements négatifs ou pour les réfuter (Kovacshazy automne 2011). Mettre en valeur l'existence de « littératures tsiganes » permet de faire entendre un autre discours, discours constructif, et de faire percevoir une autre réalité, la littérature pouvant agir comme antidote aux dangereuses fantasmagories véhiculées au quotidien. Mais de l'autre côté, en utilisant ce terme on risque de sombrer dans des catégorisations ethniques et de procéder à des généralisations essentialisantes et mortifères. Convaincue du bénéfice qu'il y a à faire connaître et lire des textes littéraires écrits par des auteurs tsiganes, il me semble crucial de mettre en valeur des voix subjectives et individuelles : il convient impérativement de replacer celui qui écrit à la fois dans sa dimension unique, créatrice, individuelle et dans son contexte historique et culturel, chaque fois singulier.

On identifiera deux critères permettant de parler de « littératures tsiganes » : l'écrivain doit se revendiquer lui-même publiquement comme tsigane, et son œuvre doit thématiquer cette identité – les deux critères étant cumulatifs¹. Partant de cette définition, on peut distinguer différents types

1. Pour un plus long développement sur ce sujet, voir les trois volumes, 36, 37 et 43, sur les littératures tsiganes dans *Études tsiganes*, C. Kovacshazy (éd.), Paris, 2008, 2009 et 2011.

de textes littéraires : les textes qui proposent un récit identitaire essentialisant. Est ainsi présenté au lecteur ce qui serait *typiquement* « tzigane » ou « rom » et ce, de façon éternelle et a-historique. Cette vision est celle que reprend une large majorité d'auteurs. Ces écrivains alimentent alors les représentations préconçues et attendues des lecteurs non tziganes. C'est la question de l'horizon d'attente qui se pose ici.

Dans cette première catégorie on peut distinguer des textes qui adoptent une vision romantique – au sens large du terme, autrement dit une vision idéalisante des Tsiganes comme « fils du vent » qui incarneraient la liberté sous toutes ses formes, des êtres libres dans leurs mœurs et... libres de tout respect des lois communes². Ces textes adoptent une position implicitement défensive : « Regardez, vous qui nous méprisez, comme nous sommes heureux, libres et enviables. » Ce modèle d'une vie rêvée s'alimente de façon mutuelle entre écrivains non-tziganes ignorants des réalités tziganes et écrivains tziganes. Cette catégorie de textes a une intention didactique – parfois peu compatible avec des intentions littéraires.

Les textes qui m'intéressent ici relèvent d'une autre catégorie. Contrairement aux cas précédents, l'écrivain ne prend pas ici la plume en se revendiquant porte-parole d'une communauté ou en visant une universelle représentativité³. Il fait œuvre de littérature et plus précisément œuvre de fiction. Qu'est-ce à dire ? Qu'il pose un monde, son monde. Il propose une vision ni méliorative, ni péjorative. Posant un nouveau monde, il modifie nécessairement le monde préexistant qui ne tenait pas compte de son regard (sans quoi l'essentialisation fait retour ici) subjectif. En cela, l'auteur de fiction opère un geste subversif ou, pour reprendre le terme central de la pensée de Jacques Rancière, un geste dissensusuel :

« Le dissensus, c'est la reconfiguration des rapports entre sens et sens, c'est-à-dire entre présence sensible et signification. Il peut se décrire comme un excès, un mécompte par rapport au compte ordonné des corps et des significations. En politique, ce mécompte prend la forme d'introduction de sujets qui n'étaient pas comptés et qui, en se donnant un nom, se font compter comme aptes à compter les choses et les êtres qui font partie de la communauté, à redécouper le donné des situations, à changer les noms qu'on peut leur donner » (Rancière 2009 : 563).

En prenant parole dans l'espace symbolique de la littérature, en « redécoupant le donné » et en le nommant en tant que tzigane, l'auteur contraint l'ensemble du monde à se redistribuer. Sa prise de parole littéraire est un « événement de parole [...] qui vient disjoindre l'ordre des nominations par lequel chacun est assigné à sa place » (Rancière 2009 : 66).

2. C'est cette vision que reprend l'exposition parisienne au Grand Palais (26 sept. 2012-14 janv. 2013) consacrée aux « Bohèmes », la première partie étant consacrée à la représentation des Tsiganes dans la peinture, et la seconde moitié à la vie de bohème artistique au milieu du XIX^e siècle.

3. Illusion et danger de la fonction de porte-parole soulignés par Jacques Rancière dans *La Nuit des prolétaires* (1981).

Il convient de préciser que cette partition de textes proposée n'est qu'un outil de pensée et elle ne recouvre bien entendu pas la richesse des textes littéraires.

Enfin, concernant les genres de textes littéraires, notons que les romans écrits par des Tsiganes sont à l'heure actuelle peu nombreux ; on trouve en Europe majoritairement de la poésie lyrique (la production principale de littérature produite par des personnes tsiganes étant proportionnelle à la fois au nombre de Tsiganes dans un pays et à la vivacité de la langue romani, c'est dans les pays balkaniques que la littérature produite par des Tsiganes est la plus développée). En Hongrie pourtant, on peut lire un certain nombre de romans, peut-être parce qu'il existe une tradition romanesque très forte dans ce pays depuis le milieu du XIX^e siècle – qu'on pense à Mór Jókai, Kálmán Mikszáth ou Zsigmond Móricz, et qui perdure jusqu'aujourd'hui.

On a choisi ici deux romans précis parce qu'ils sont sans doute les tout premiers romans de langue hongroise écrits par des Tsiganes. Ils n'ont pas été écrits en langue romani, langue en perte de vitesse en Hongrie : dans les années 1970, déjà deux tiers des Tsiganes hongrois avaient le hongrois comme langue maternelle ; aujourd'hui ils sont plus de 90 % dans ce cas (Kemény/Havas/Kertesi 1994 ; Forray/Mohácsi (dir.) 2000 ; Kemény/Janky/Lengyel 2004). D'autres romanciers ont suivi ces précurseurs, dont récemment Béla Osztojkan et Magda Szécsi⁴.

Deux premiers romans tsiganes hongrois

Les années 1970 sous János Kádár voient en Hongrie l'avènement de plusieurs grands écrivains d'origine tsigane. Outre ceux cités plus hauts, le plus connu d'entre eux et le plus apprécié par le monde littéraire est Károly Bari (né en 1952), auteur de recueils de poèmes et de calligrammes, peintre et ethnographe. Cette émergence est un avènement éditorial, mais aussi un événement social et culturel, dans la mesure où il traduit un phénomène plus général : une génération de Tsiganes se retrouve pour la première fois dotée d'une formation scolaire et, pour une minorité d'entre eux, universitaire⁵. Ainsi, József Choli Dároczi était professeur de lycée, Attila Balogh

4. Certains titres de Béla Osztojkán (1948-2008) ont été traduits en français (*Le bon Dieu n'est pas chez lui* [Nincs itthon az Isten, 1985], et autres récits, traduit du hongrois par Patricia Moncorgé, Paris, Fayard, 2008 ; *Jóska Átyn n'aura personne pour le lui rendre* [Átyn Jóskanak nincs, aki megfizessen, 1997], traduit du hongrois par Patricia Moncorgé, Paris, Fayard, 2008). En revanche, aucun texte de Magda Szécsi (née en 1958) n'est à ce jour traduit en français ou dans une autre langue (elle est notamment l'auteure de *Időtépő* [Arrache-Temps], Budapest, éd. Széphalom Könyvműhely, 2006).

5. Bari a suivi des études de lettres à Debrecen, Lakatos des études de sociologie (romologie) à MTA (l'équivalent du CNRS) Szécsi a fait un lycée professionnel d'infirmiers.

était le rédacteur en chef de la revue *Cigányfűró*, György Rostás-Farkas était membre de l'Association des écrivains hongrois (*Magyar Írószövetség*). Cette émergence à travers les études est conjointe à un autre phénomène parallèle, à savoir le développement d'une vie associative culturelle, puis civile et politique : l'Association culturelle des Tsiganes hongrois (*Magyarországi Cigányok Kulturális Szövetsége*), que Menyhért Lakatos a dirigée pendant plusieurs années, est créée à la fin des années 1980, et le Parlement rom hongrois (*Magyarországi Roma Parlament*) est créé en 1991⁶. D'autre part, le contexte politique à partir des années 1970 dans les anciens pays de l'Est est favorable à de telles publications ; elles marquent en effet un tournant par rapport aux minorités nationales, que ces « démocraties populaires » ont longtemps niées pour valoriser la dimension ethnographique (mais parfois exotique⁷) dans un second temps.

Dans cette génération, on s'arrêtera donc sur deux romanciers hongrois de taille : Menyhért Lakatos (1926-2007) et József Holdosi (1951-2005). L'un comme l'autre ont connu un certain succès en Hongrie avec leurs œuvres (voire plus largement, grâce aux traductions de certains de leurs textes⁸), et principalement avec *un* roman que je présenterai brièvement.

Menyhért Lakatos naît en 1926 à Vésztő, au sud-est de la Hongrie, tout près de la frontière roumaine. Il fait tout un parcours scolaire, puis étudie à l'université de 1969 à 1973 la sociologie, et particulièrement la tsiganologie. À partir de 1970 il publie régulièrement⁹ des contes, des récits et des romans. Dans son âge mûr, il préside le Comité national des Tsiganes (*Országos Cigánybizottság*), l'Association culturelle des Tsiganes de Hongrie (*Magyarországi Cigányok Kulturális Szövetség*) et l'Association démocratique des Tsiganes de Hongrie (*Magyarországi Cigányok Demokratikus Szövetség*)¹⁰. Le roman principal de Lakatos s'intitule *Füstös képek*, il est publié en 1975. Son titre est polysémique : on peut le traduire par « visages enfumés » ou par « tableaux flous »¹¹. On y raconte la vie

6. On trouve à cette adresse une liste d'associations roms hongroises [<http://www.ikonet.hu/romologia/cimek.html>].

7. En URSS notamment sont publiés dans ces mêmes années des recueils de contes et légendes tsiganes.

8. *Füstös képek* a été traduit dès 1978 en allemand (Allemagne de l'Est), en 1979 en polonais, en tout en environ trente langues ; *A Kányák* a été traduit la même année, en Allemagne de l'Est.

9. *Angárka és Busladarfi* (contes, 1978) ; *A hét szakállas farkas* (conte, 1979) ; *A hosszú éjszakák meséi* ; *A paramisák ivadékai* (récit, 1979) ; *Az öreg fazék titka* (contes, 1981) ; *Akik élni akartak* (roman, 1982) ; *A titok* (contes, 1998).

10. Source : Zoltán Nagy, « Cigánynak lenni Magyarországon », www.irodalmijelen.hu, 11 avril 2011.

11. La traduction proposée par Agnès Kahane pour les éditions Actes Sud en 1986, « Couleur de fumée », tente de concilier les deux acceptions. La maison d'édition elle-même a peu d'informations sur les conditions de publication de ce roman. Voici ce qu'elle a pu trouver, en réponse à ma demande de septembre 2012 : « le projet est arrivé à travers une proposition de traductrice et le livre a connu des ventes tout à fait honorables pour du hongrois et pour l'époque (Actes Sud était une maison bien moins connue que maintenant) : 5 600 ventes en édition courante et près de 5 000 exemplaires en collection de poche Babel ».

d'un campement tsigane en Hongrie autour de l'année 1938. Le lieu exact n'est jamais nommé, mais des toponymes alentours sont mentionnés, ce qui permet de situer le campement à Vésztő, c'est-à-dire le lieu de naissance et d'enfance de Lakatos¹². La narration est endossée de l'intérieur à la première personne, par le narrateur protagoniste, un jeune garçon doué qui va à l'école, et il est le seul du campement à le faire. On pourrait résumer l'intrigue en disant que le roman raconte le déchirement d'un jeune Tsigane qui vit deux cultures incompatibles, celle de Tsiganes miséreux, marginalisés dans leur campement, et celle des gadjé tsignaphobes du village attenant. Ce roman est naturaliste : la misère de la vie dans le « poutri »¹³ (masure en mauvais état) y est racontée sous tous ses aspects, y compris les plus scatologiques, et il a une forte dimension historique : le récit s'achève avec la déportation de tous les Tsiganes du campement. Aucune précision de lieu et de date n'est donnée pour cette déportation dans le roman, comme si elle prenait une dimension irréaliste. Et de fait, les protagonistes ne comprennent pas du tout quelle tragique fin les attend.

Lakatos a reçu deux fois le prestigieux prix littéraire József Attila (1976, 1993) et a été le lauréat du prix Füst Milán (en 1976. Prix créé en 1975). Or les prix littéraires ont une très forte dimension symbolique en Hongrie en termes de légitimation dans le cercle, fermé du fait de la taille modique du pays, du monde littéraire. C'est que la sortie de son roman en 1975 a été un grand événement en Hongrie : pour la toute première fois, un Tsigane narrait la vie quotidienne depuis son point de vue, avec d'une part des détails précis anthropologiques, d'autre part, les maltraitances récurrentes de la part des non-Tsiganes. Seul un Tsigane pouvait combiner ces deux savoirs, et en cela le livre fit événement : il s'agissait d'une découverte totale pour la majorité des Hongrois. L'accueil a été retentissant mais pas unanime.

Le roman de Holdosi *Kányák* a paru un petit peu plus tard, en 1979. Il se présente dès son titre comme un roman dynastique, où l'histoire d'une famille, « les Kánya » (c'est le titre du livre), est narrée sur trois générations, des années 1920 à 1960. L'histoire se passe à Vép, près de Szombathely, au nord-ouest de la Hongrie. Kánya est en réalité le nom de famille de la mère de Holdosi. Le récit est autobiographique, ce que confirme le fait qu'à sa publication, la famille de l'auteur lui ait intenté un procès pour cette raison – exhibition de vie privée¹⁴. « J'ai fini ce roman à l'âge de 25 ans. J'ai écrit le destin de ma famille, des miens. J'avais fui en vain. Ils me réclamaient et je me suis donné à eux avec *Les Kánya*¹⁵ », avance Holdosi à propos de son roman. Comme dans le roman de Lakatos, le lieu

12. Je remercie Imre Magyarai pour m'avoir donné cette précision toponymique.

13. Le mot est attesté depuis la fin du XVIII^e siècle.

14. Voir le texte de Holdosi à ce sujet : Cigánymózes – Fogoly – Hajh, cigányok, hajh, kányák!, Budapest, Szépirodalmi Könyvkiadó, 1987.

15. « Huszonöt évesen fejeztem be ezt a regényt, írtam meg családom sorsát, magamét. Hiába menekültem, futottam el, önmagukat követelték bennem, s én odaadtam magamat nekik, a Kányáknak ».

de l'action est un monde parallèle à celui que connaît le lecteur, en quelque sorte hermétique à ce qu'on pourrait appeler « le monde des Hongrois », mais un monde très proche de celui qui correspond au monde ségrégué tsigane. En effet, dans les deux romans, tous les personnages dissocient Hongrois et Tsiganes (je reviendrai plus bas sur ce point), selon une lourde hérédité culturelle et fantasmatique qui veut que les Hongrois, depuis leur installation dans la plaine de Pannonie, soient une tribu pure, et donc sans points communs avec les Tsiganes par exemple¹⁶. Dans le roman de Holdosi, on suit la destinée de plusieurs personnages, notamment une fratrie, dont un frère, peintre génial presque autiste, dialogue avec le « Christ des Tsiganes » ; un autre frère est un musicien qui part de chez lui sur les routes en quête de ce qui serait *la* musique tsigane originelle, et une sœur quitte aussi sa famille après avoir été maltraitée et violée. Contrairement au roman de Lakatos, celui de Holdosi est entrelardé de croyances et de superstitions, rapprochant ainsi l'œuvre du réalisme magique de Gabriel García Márquez. Pour *Kányák*, Holdosi a obtenu le prix de la meilleure première œuvre (*legjobb elsőkötetes írójának járó díj*).

Dans les deux cas, nous avons affaire à des écrivains qui font le choix de mettre en récit et en fiction leur propre vie. Et c'est bien ce qui a fait sensation : pour la première fois, les lecteurs avaient accès à une autobiographie écrite par un Tsigane, cette autobiographie fût-elle en partie romancée et non nommée comme telle. C'est donc la part d'énonciation personnelle qui rend ces textes exceptionnels, et la réception journalistique contemporaine de la publication l'avait bien compris. En revanche, on peut regretter que face à un tel événement éditorial, le nombre d'études plus approfondies que de rapides recensions demeure si menu, pour ne pas dire quasi inexistant.

Un retournement

Les deux fictions dont il est question ici fonctionnent sur la base d'un radical retournement. Le narrateur, et avec lui l'auteur, reprend à son propre compte la critique faite par les non-Tsiganes à l'égard des Tsiganes. Beate Eder-Jordan a montré que pour certains auteurs tziganes une critique interne est inconcevable (Eder-Jordan 2011), parce qu'elle serait dangereuse : face à tant de haine et de fausses informations négatives produites par les gadjé, il ne faudrait pas ajouter aux médisances. C'est par exemple la position que tient l'écrivaine autrichienne Ceija Stojka (née en 1933), survivante des camps d'extermination d'Auschwitz et Bergen-Belsen. En

16. Cf. la misérable querelle depuis deux siècles pour tenter de prouver que « musique hongroise » et « musique tzigane » de Hongrie seraient deux choses nettement différentes. Le chef d'orchestre Christoph von Dohnányi par exemple colporte cette thèse.

revanche, la peintre et écrivaine finnoise Kiba Lumberg (née en 1956) fait de cette critique interne le nerf de sa création. Eder-Jordan souligne combien la posture critique devient complexe quand l'auteur est une femme, la discrimination sexuelle s'ajoutant aux discriminations sociale et ethnique. Dans les deux romans qui nous occupent ici, une critique interne est bel et bien proférée, et elle ne peut que bouleverser les représentations figées, du fait que la source de la critique est inhabituelle. Le retournement est provoqué par le déplacement de la source et, on le verra plus loin, par la nature des critiques. Les personnages, mais surtout le narrateur, procèdent à des critiques internes, retournant ainsi la représentation habituelle. Alors que la pauvreté la plus extrême sévit dans le campement, « ici aussi sévissait la cupidité sous ses aspects les plus dégradants¹⁷ » (Lakatos 1975 : 212). Violence, alcoolisme, fourberie. Ce sont les maltraitances faites aux femmes qui sont le plus sévèrement critiquées, car dans les deux romans les femmes sont utilisées, battues, violées. Dans ce passage de *Couleur de fumée* le narrateur donne son avis, très distancié, sur cela :

« comme toutes les communautés, celle des Tsiganes est fondée sur la propriété. Mais, à la différence des autres, chez qui des tas de choses peuvent être possédées en commun ou individuellement, les Tsiganes ne connaissent qu'un seul objet de propriété : la femme. [...] Je voudrais quand même comprendre pourquoi les femmes ne refusent pas le rôle de bête de somme qui leur est imposé, alors qu'elles le pourraient à n'importe quel moment¹⁸ » (Lakatos 1975 : 221).

Cette dimension auto-critique donne au caractère anthropologique de l'ouvrage d'autant plus de profondeur, ou du moins de complexité par la polyphonie qu'il propose. On ne s'étonnera pas qu'anthropologues et historiens hongrois se servent de ce roman comme document de travail (même si l'on peut regretter que la dimension littéraire soit alors le plus souvent négligée).

Cette litanie de critiques engendre l'expression d'un désir et une plainte de la part du narrateur, voire du désespoir :

« N'avoir qu'un seul désir : partir d'ici, m'en aller au diable, vers la prison, vers ma perte, ou bien dans le monde des autres, ce monde qui est

17. Menyhért Lakatos, *Füstös képek*, Budapest, Magvető kiadó, 1975, p.212. « *Itt is ismerték a kapzsiság önmagát megalázó emberi formáit.* » (pour les citations en français de Lakatos, je reprends la traduction d'Agnès Kahane chez Actes Sud, en la modifiant si nécessaire)

18. Menyhért Lakatos, *id.*, p.221. « *Mint minden közösség, a cigányoké is a tulajdonjogra épül. A különbség az, hogy míg más közösségek tulajdonában ezer és ezerféle olyan értéket találunk, amely lehet közös vagy magántulajdon, addig ennek a közösségnek egy értéke és tulajdona van, az asszony. [...] Mégis képtelen vagyok megérteni a nőt, aki minden pillanatban megtagadhatná tenyészállatsorba kényszerült létét, de nem teszi.* »

en train de sombrer, n'importe où mais ailleurs, s'il faut pourrir, au moins que ce ne soit pas ici. Pas dans ce monde de comédie dont l'air ranci, jamais renouvelé, fane les fleurs éclatantes des jupes, où l'éternelle obsession du sexe vous rend fou, ou l'amour enfante la vengeance. Fuir ce monde tsigane où rien ne dure, sauf le temps qui s'est figé, et la peur¹⁹ » (Lakatos 1975 : 273).

Dans *Couleur de fumée*, le jeune héros est dans une position intermédiaire, puisqu'on a vu qu'il participe de deux mondes, le monde de son campement et le monde de l'école. Il est passeur de deux mondes sociaux, passeur de deux époques aussi, passeur de deux ordres symboliques. « Tout en affichant un grand mépris pour ces croyances, je ne pouvais moi-même m'en affranchir²⁰ » (Lakatos 1975 : 120). Le jeune héros est torturé la nuit par des visions du diable qui lui souffle des préceptes telles que celui-ci qui résume toute la souffrance du héros : « on ne peut pas vivre à cheval sur deux mondes, il faut rompre avec l'un des deux²¹ ! » (Lakatos 1975 : 359).

Dans le roman de Holdosi, *Kányák*, c'est principalement une jeune femme qui assume la critique interne explicite. Par le biais du discours indirect libre, on apprend que Matild quitte « une famille complètement folle. Ernő, l'autre fou, est parti chercher la musique originelle, la musique originelle des Tsiganes, comme si quoi que ce soit leur avait jamais appartenu, ils n'ont rien du tout, ils ont tout volé à d'autres, tout pris par tromperie ou mensonge²² » (Holdosi 1979 : 49). Cette critique est perturbante pour le lecteur, critique qui donne à interroger l'aliénation potentielle du discours de Matild, qui pourrait avoir repris à son compte les discours infamants et généralisants de non-Tsiganes.

Ces deux romans sont riches de critiques mais il ne s'agit pas pour autant d'une auto-diatribes contre les Tsiganes ! La critique se fait d'une autre façon. Ici les représentations fantasmagoriques et mensongères sont prises à contre-pied et ce, par le récit plutôt que par un discours informatif. Ainsi se répète dans les deux romans la narration de scènes où les gendarmes débarquent dans le camp pour tabasser les Tsiganes sous

19. Menyhért Lakatos, *id.*, p.273. « Csak el innen, el a pokolba, a börtönbe, a megsemmisülésbe vagy a másik, időten, sülyyedő világba, csak el, ha már el kell rohadni, akkor ne itt. Ne ennek az örök komédiának soha fel nem frissülő, avas szagú levegőjében, ahol elhervadnak a szoknyák élénksárga virágai, ahol a vér beleőrül az örök zaklatottságba, és bosszút szül a szerelem. Ki ebből a világból, mert itt nincs maradandó, csak a megbénult idő és a félelem. »

20. Menyhért Lakatos, *id.*, p.120. « Kifelé én is megvettem a babonás hitet, de belül nem tudtam szabadulni tőle. »

21. Menyhért Lakatos, *id.*, p.359. « Nem lehet két világ között élni, valamelyikkel szakítani kell ! »

22. József Holdosi, *Kányák*, Budapest, Szépirodalmi könyvkiadó, 1978, p.49. « Csupa bolond család. Ernő, a másik bolond, ősi zenét ment keresni, ezeknek ősi zenét, nem volt ezeknek soha semmijük, semmi sem a maguké, mindent mástól loptak, csaltak, elhazudtak. » (les traductions de Holdosi sont de moi)

prétexte qu'un délit a été commis par le village, voire sans aucun prétexte. La parole critique circule. Cette pluralité de discours brise ainsi toute vision dichotomique, tant la vision raciste qu'une victimologie. Cela produit le salutaire effet de contrebalancer entre elles les visions manichéennes colportées et reproduites dans le texte.

L'intérêt des deux romans est donc de déplacer l'angle de vue de la critique. Car ce qui n'est pas critiqué mais qui n'est pas non plus défendu, ce sont les représentations stéréotypées qui sont véhiculées en Hongrie depuis maintenant des décennies : par exemple l'idée que les Tsiganes ne voudraient pas travailler. L'efficacité de ces deux romans tient sans doute au fait qu'ils ne recourent pas au dialogisme. Contrairement à de nombreux textes littéraires tsiganes qui intègrent la parole raciste du gadjo pour en montrer l'inanité, ces deux romans proposent une voix qui d'elle-même annihile les opinions contraires, ou du moins, en propose une autre. Leur dynamique pourrait suivre ce programme : « Je ne vais pas vous expliquer pourquoi ce que vous dites est faux ; je vais vous dire autre chose. » Une nouvelle voix est donnée au chapitre, à vraisemblance au moins égale de l'autre – trop connue déjà du lecteur. Ainsi de l'épilogue de *Couleur de fumée* :

« Écoutez-moi. Nous vous avons séparés en deux groupes. Nous savons qu'il n'est pas facile de quitter sa famille, mais c'est la guerre, et la patrie a grand besoin des bras des travailleurs. Vous irez travailler dans des endroits différents, mais un jour viendra où vous vous retrouverez.

[...] Le mot travailler, venant de la bouche de l'adjoint au maire, nous parut tenir du conte de fées ! Des images colorées, nettes, claires s'installèrent dans nos cerveaux flous et enfumés. [...] Travailler, manger, être libres ? [...]

– Vivat, vivat ! crièrent-ils tous, jusqu'aux enfants à la mamelle²³ (Lakatos 1975 : 447-448).

L'ironie tragique est très efficace, qui fait entendre le désir intense des Tsiganes de travailler. Ce désir exprimé va à l'encontre du préjugé selon lequel les Tsiganes n'aiment pas travailler, et le tragique fonctionne d'autant mieux que le lecteur sait combien ces trains en 1939 ne mènent pas les Tsiganes vers des lieux où ils pourront s'épanouir dans le travail...

Ce « décentrement » de point de vue – au sens où l'entend Gayatri C. Spivak quand les subalternes peuvent prendre la parole et être écoutés

23. Menyhért Lakatos, *op. cit.*, p. 447-448. « *Kemzéken! Önöket most két csoportra osztottuk. Tudjuk, hogy nem könnyű kiszakadni a családból, de kemzéken, be kell látni, hogy háború van, és a hazának nagyon nagy szüksége van a munkás kezekre. Kétfelének dolgozni, kemzéken, de eljön az idő, hogy majd találkoznak. [...]*

Az, hogy « dolgozni » mennek, valami csodálatos mesének tűnt a főjegyző szájából! Színes, tiszta, világos képek költöztek kormos, füstös agyunkba [...]. Dolgozni, enni, szabadnak lenni ? [...]

– *Éljen, éljen! – ordított a csecsszópo is.* » On retrouve dans cette citation les mots du titre (les deux mots soulignés par moi).

(Spivak 1988) – est porté par un trait stylistique caractéristique: l’antiphrase, qui permet une dérision permanente. Cet humour dérisoire est sans doute une constante dans la prose hongroise, du moins dans les années 1920 et 1930 autour de Kosztolányi ou de Karinthy père. Voici un exemple simple de cette dérision fonctionnant par antiphrase :

« Ginár se rendait chaque jour chez Rác, à qui il servait d’homme à tout faire, à la fois maître de chasse, valet de chambre, garçon de courses et paillasse. Il était considéré comme son bras droit. En échange Rác l’honorait de quelques vêtements usagés. [...] Ces messieurs savaient se comporter comme il sied²⁴ » (Lakatos 1975 : 38).

Cette dérision et cette autodérision montrent que, de même que les personnages principaux sont tiraillés entre deux aspirations, de même la langue hongroise est travaillée de façon bifide.

Malgré ce décentrement, la conclusion à laquelle parviennent les deux romans est indubitable : on ne peut pas quitter le monde tsigane, on ne peut se départir de ses origines.

« Jamais le monde tsigane ne m’avait paru aussi bigarré. J’en faisais partie, j’avais grandi au milieu de ses couleurs, ses formes immuables s’étaient ancrées en moi. Le cercle étroit duquel je m’étais enfui regrou-pait à peine quelques tribus, où les continuels mélanges effaçaient toutes les différences. Parfois, leurs chiens eux-mêmes finissaient par leur ressembler²⁵ » (Lakatos 1975 : 175).

Tout contre l’Histoire

En revanche, là où les deux romans se distinguent, c’est dans leur rapport à l’Histoire. Le roman de Holdosi *Les Kánya* déploie une temporalité où le temps ne passe pas, non pas du fait d’une oisiveté collective, mais du rejet opéré par les non-Tsiganes. C’est d’ailleurs sous le signe de cette stagnation que s’ouvre le roman :

24. Menyhért Lakatos, *op. cit.*, p.38. « *Ginár mindennap megfordult Rác igazgatónál mint a minden vadász mestere, komornyikja, bevásárlója, udvari bohóca. Úgy is mondták, hogy a jobb keze. Ezért ellenszolgáltatásként egy-egy elhasznált ócska ruhával tisztelte meg Ginárt [...] A vadásztársaság tagjai olyan urak voltak, akik mindenek akkurátusan meg tudták adni a módját.* »

Précisons si nécessaire que Ginár est Tsigane, Rác non-Tsigane.

25. Menyhért Lakatos, *id.*, p.175. « *Benne éltem, együtt nőttem fel a színekkel, a formák egyhangúsága megcsontosodott bennem, azt a szűk kört, ahonnan idáig futottam, csupán néhány nemzetség alkotta. Az állandó keveredés elmosott minden különbséget, némelyikre még a kutyája is hasonlított.* »

« La rue se réveillait tous les matins de la même façon. Sa pourriture, sa misère restaient identiques, ses maisons étaient inexorablement tenues par de la paille, de l'eau, de la boue et la force de pieds pilonnant, comme depuis des décennies, même les ballots de paille ne changeaient pas dans les lits qui procuraient un doux sommeil »²⁶ (Holdosi 1979 : 5).

C'est le constat pessimiste d'un temps qui ne peut pas s'écouler lorsque l'on est rejeté. Pour cette vision des choses, Holdosi fut influencé par son parcours personnel, qu'il ressentait comme une tentative d'intégration ratée. Il était en effet devenu enseignant en lycée (à Szombathely), espérant ainsi faire partie d'un système collectif sans distinction ethnique, mais son origine tsigane lui était sans cesse rappelée, malgré son métier. Le rejet dans le roman n'est pas que social, il est encore plus grave que cela : c'est un rejet hors de l'Histoire. C'est du moins ainsi que la temporalité collective est ressentie par les personnages et le narrateur qui insiste sur cette immobilisation du temps, d'un temps qui ne croise pas celui des non-Tsiganes, un temps qui ne s'insère pas dans une sphère plus large, une sphère nationale.

Mais c'est également un rejet esthétique, qu'explique très clairement István Kemény, sociologue, l'un des principaux chercheurs hongrois travaillant sur les Tsiganes :

« La littérature hongroise n'est pas assez large. Il n'y a qu'un fil rouge à la fois. Holdosi n'en faisait pas partie. Il n'en eut pas même l'occasion. Pas seulement parce qu'il fut malade les trente dernières années de sa vie, mais parce que le monde qui était le sien, le monde tsigane, n'est pas notre monde, mais un autre monde possible, un monde parallèle. Avec sa temporalité, son espace, ses propres dimensions. La rue tsigane n°5 est plus proche de Macondo que de n'importe quelle rue n°5 » (Kemény 2005).

En commentaire à cette citation, on constate qu'en Hongrie, y compris dans les milieux littéraires, comme dans la majorité des pays d'Europe centrale et orientale, il est « normal » de distinguer les Hongrois et les Tsiganes... Les Tsiganes ne seraient pas des Hongrois... C'est encore plus valable aujourd'hui en Hongrie, alors que la société se fascise, et que le gouvernement actuellement en place²⁷ exacerbe l'idée d'une Hongrie emplie de « traîtres », terme qui s'oppose par sous-entendu aux « véritables » Hongrois – tout un folklore des origines se développant (le touranisme notamment), en même temps que des mesures électorales et culturelles qui écartent du pouvoir les pensées d'opposition. Or la mise à l'écart d'une population commence toujours par une façon d'utiliser le langage...

26. József Holdosi, *op.cit.*, p.5. « Az utca minden reggel ugyanúgy ébredt, ugyanaz maradt a számkivetettsége, nyomora, a házakat továbbra is kérlelhetetlenül a szalma, víz, sár s a taposó lábak ereje tartotta össze, mint már évtizedek óta, a szalmazsákok sem változtak nyugodt álmodó ágakká. »

27. Gouvernement Viktor Orbán depuis mai 2010.

La démocratie hongroise est peu mûre, les discours politiques sont souvent fondés sur une vision dualiste du monde, et cela se lit déjà au niveau lexical.

Au contraire de celui de Holdosi, le roman de Lakatos s'inscrit dans une histoire très précisément datée et relativement bien localisée. Cette insistance sur l'ancrage dans l'Histoire nationale est évidemment significative. Le père du héros par exemple ne cesse de rappeler à son fils qu'il a combattu dans la Première Guerre mondiale et qu'un vrai homme, c'est un homme qui a été soldat. L'auteur nous laisse ainsi entendre que les Tsiganes sont de vrais patriotes puisqu'ils ont combattu pour la patrie, pour *leur* patrie. La subversion romanesque passe par les présupposés qui demeurent non-dits : le Tsigane a une patrie, il aime sa patrie et il aime y être actif. Cela prépare d'autant plus la chute du roman, la déportation dont il a été question plus haut.

Cet ancrage dans l'histoire socio-politique n'empêche pas le roman d'adopter aussi une dimension mythique qui développe une temporalité cyclique, marquée par l'importance des rites et des saisons. Ainsi l'œuvre de Lakatos est-elle, selon Zoltán Beck, la rencontre d'une sociographie et d'une mythologie (Beck 2000 : 228-230). L'ancrage dans l'Histoire est aussi une façon d'appuyer le fait que les Tsiganes en seraient exclus. Ainsi de ce moment tragi-comique où le héros, qui a fréquenté l'école, lui, apprend à sa communauté que l'empereur François-Joseph, qu'ils révèrent tous, est en réalité mort depuis vingt ans !

Pourtant, que les Tsiganes seraient exclus de l'Histoire constitue une illusion d'optique et un déni²⁸ car, comme le montrent tous les travaux de l'historienne Henriette Asséo, les Tsiganes sont au contraire le plus souvent les cheveu-légers des politiques nationales de répression et d'exclusion ; ils sont aux avant-postes des innovations étatiques discriminatoires²⁹. La fin du roman le rappelle à ceux qui en douteraient : privés du confort moderne dans leur quotidien, les Tsiganes sont pourtant d'autant

28. On appréciera l'expression ironique et quasi thaumaturge choisie par Csaba Dupcsik dans son livre sur l'histoire des Tsiganes de Hongrie : « l'histoire d'un "peuple sans histoire" » (Csaba Dupcsik, *A magyarországi cigánység története*, Budapest, Osiris kiadó, 2009, p.29).

29. Voir d'Henriette Asséo, « L'invention des "Nomades" en Europe au xx^e siècle et la nationalisation impossible des Tsiganes », in *L'Identification, Genèse d'un travail d'État*, Gérard Noiriel (éd.), Paris, Belin, 2007, p.161-180 ; et « Pourquoi tant de haine ? L'intolérance administrative à l'égard des Tsiganes de la fin du xix^e siècle à la veille de la Deuxième Guerre mondiale », in Patrick Cabanel (dir.), « Haines », *Diasporas, Histoire et Sociétés*, n° 10, 1^{er} trimestre 2007, p.50-67. Extrait de son séminaire de l'EHESS en 2010-2011 : « La politique tsigane n'a jamais pour objectif ce qu'elle dit : elle n'a jamais pour visée le contrôle de populations qui seraient potentiellement dangereuses. On sait pertinemment que ces populations ne représentent aucun danger. On teste, technologiquement et administrativement, sur une partie de la population qui ne rencontre pas un enthousiasme partagé, des formes de contrôle qu'on applique ensuite à l'ensemble de la population. » Dans la même lignée, on peut aussi citer les travaux sur la Seconde Guerre mondiale d'Erika Thurner et de Michael Zimmermann.

plus inscrits dans le train de l'Histoire qu'ils vont être déportés en camp d'extermination.

Conclusion

Les deux romans soulèvent une même question, question toujours extrêmement d'actualité en Hongrie : y a-t-il deux mondes parallèles, le monde des gadjé d'un côté, le monde des Tsiganes de l'autre ? La question est d'importance car c'est à partir d'elle que se fabrique ou non le personnage de l'étranger de l'intérieur, le voisin honni. Dans les deux romans hongrois, un même constat, une réponse univoque : il y a deux mondes parallèles, parallèles au sens où ils se pénètrent pas, ils ne se rencontrent pas autrement que dans la violence. Sans doute est-ce le résultat d'un siècle durant lequel on a refusé de reconnaître l'existence de différentes populations, sans cesser pour autant de les maltraiter, jusqu'à l'extermination à certaines périodes. On ne doit pas s'étonner dans ce contexte que, malgré les campagnes d'encouragements orchestrées par l'*Open Society Foundation*, peu de Tsiganes de Hongrie aient souhaité se faire enregistrer comme tels lors du recensement de 2011.

Pourtant, dans les deux romans, s'il y a bien deux mondes, ce sont des mondes culturels : différence dans les rites de deuils, différences d'importance accordée ou non au cheval, différences dans les usages sexuels. Les deux romans sont parsemés d'observations ethnographiques. Mais dans les deux romans, les auteurs soulignent combien la circulation économique entre les deux mondes est cruciale et donc souhaitée. Sans les maîtres du château, Péter Kánya, le peintre génial, ne peut plus subvenir à ses besoins ni exercer son art sur fresques. Son frère et son père, musiciens, ne pourraient pas non plus gagner trois sous. Dans les deux romans, on voit nettement que le refus de communication, d'échange entre les deux mondes n'est pas le fait des Tsiganes mais des non-Tsiganes. De nos jours ce refus est extrême.

Pour terminer, soulignons qu'il est un enjeu épistémologique et social à faire entendre des voix qui posent une réalité tzigane : présenter une œuvre d'art discursive, et surtout une œuvre de fiction permet de contrer ce déni d'existence dans lequel on tente de réduire les personnes tsiganes en les réduisant à une identité qui serait une et univoque. En donnant à entendre des œuvres littéraires issues pour partie de ces mondes tsiganes³⁰, écrites par des personnes qui puisent leur matériau littéraire de leur vécu

30. Un jeu sérieux consisterait à « changer » les auteurs des livres, afin de voir quelles modifications, sans doute radicales, cela opérerait sur la réception des œuvres qui ne seraient plus alors considérées comme des œuvres « de Tsiganes ». Où l'on verrait que l'horizon d'attente du lecteur et ses préjugés modifient grandement sa lecture et ses

personnel, on fait entendre des sujets, des voix dans l'Histoire, des subjectivités créatrices. Car l'écrivain, avec son œuvre, se place à contre-courant du préjugé identitaire plaqué sur les Roms en s'inscrivant dans l'ordre symbolique hégémonique du langage, de surcroît fictionnel.

Résumé: *Füstös képek* de Menyhért Lakatos et *Kányák* de József Holdosi, parus dans les années 1970, sont probablement les deux premiers romans écrits par des auteurs tsiganes hongrois. Chacun adopte un style fictionnel très différent pour raconter le hiatus existant entre les Tsiganes et les non-Tsiganes, qui les rejettent: Lakatos est proche d'un naturalisme entremêlé d'épopée, tandis que Holdosi se rapproche du réalisme magique. Dans les deux cas, le déplacement du regard est rendu possible par une forme d'humour, un certain rapport à l'Histoire ainsi qu'une certaine critique interne. Les subjectivités littéraires sont des remparts contre les généralisations fantasmagiques et discriminantes.

Summary: *Füstös képek* by Menyhért Lakatos and *Kányák* by József Holdosi, both published during the 1970, are probably the first two novels written by Gypsy Hungarian authors. Each adopts a very different fictional style to narrate the gap between Gypsies and non-Gypsies who reject them: Lakatos is closer to the naturalism intertwined with epic, while Holdosi approaches the magical realism. In both cases, the shift of the gaze is made possible by a form of humor, a certain relation to history and some internal criticism. Literary subjectivities are bulwarks against generalizations and discriminating fantasy.

Mots-clefs: littérature tsigane hongroise, József Holdosi, Menyhért Lakatos, roman, épopée.

Bibliographie primaire

Holdosi, József, *Kányák*, Budapest, Szépirodalmi könyvkiadó, 1978 (non traduit en français à ce jour).

Lakatos, Menyhért, *Füstös képek*, Budapest, Magvető kiadó, 1975; *Couleur de fumée*, trad. fr. par Agnès Kahane, Arles, Actes Sud, 1975.

Bibliographie secondaire

Asséo, Henriette, 2007, « L'invention des « Nomades » en Europe au xx^e siècle et la nationalisation impossible des Tsiganes », in *L'Identification, Genèse d'un travail d'État*, Gérard Noiriel (éd.), Paris, Belin, p. 161-180.

analyses littéraires. Pierre Bayard a joué à ce jeu dans *Et si les œuvres changeaient d'auteur?* (2010, Paris, Éditions de Minuit).

- 1^{er} trimestre 2007, « Pourquoi tant de haine ? L'intolérance administrative à l'égard des Tsiganes de la fin du XIX^e siècle à la veille de la Deuxième Guerre mondiale », *Diasporas, Histoire et Sociétés*, « Haines », Patrick Cabanel (dir.) n° 10, p. 50-67.
- Bari, Károly, 1994, *Díszletek egy szinonímához*, Paris-Vienne-Budapest, Magyar Műhely.
- Bayard, Pierre, 2010, *Et si les œuvres changeaient d'auteur ?*, Paris, Éditions de Minuit.
- Beck, Zoltán, 2000, « Cigány szerzők a magyar irodalom horizontján » in *Romológia – Ciganológia*, Katalin R. Forray (éd.), Budapest-Pécs, Dialóg Campus kiadó, p. 228-230.
- Dupcsik, Csaba, 2009, *A magyarországi cigánység története*, Budapest, Osiris kiadó.
- Eder-Jordan, Beate, 2011, « Œuvres littéraires et artistiques des Tsiganes. Une critique interne est-elle possible ? », Paris, *Études tsiganes*, Cécile Kovacs-hazy (éd.), n° 43, p. 10-29.
- Forray, Katalin R. et Mohácsi, Erzsébet (dir.), 2000, *Esélyek és korlátok. A magyarországi cigány közösség az ezredfordulón* [Chances et limites. La communauté tsigane en Hongrie autour de l'an 2000], Budapest, Delphi Consulting.
- García, Márquez Gabriel, 1967, *Cien años de soledad*, Buenos Aires, Sudamericana.
- Kemény, István, 2005, « A palánk másik oldalán (Holdosi József 1951-2005) » [De l'autre côté de notre ardoise], *Magyar Narancs*, n° 21. (online)
- Kemény, István, Janky Béla et Lengyel, Gabriella, 2004, *A magyarországi cigánység 1971-2003* [Les Tsiganes de Hongrie 1971-2003], Budapest, Gondolat Kiadó.
- Kemény, István, Havas, Gábor et Kertesi, Gábor, 1994, *Beszámoló a magyarországi roma (cigány) népesség helyzetével foglalkozó 1993 októbere és 1994 februárja között végzett kutatásról* [Rapport sur la situation de la population Rom (tsigane) d'après les recherches effectuées entre octobre 1993 et février 1994] (tapuscrit), Budapest, MTA Szociológiai Intézete (Institut de sociologie de la *Magyar Tudományos Akadémia*).
- Kovacs-hazy, Cécile, automne 2011, « En marge d'une introduction aux littératures tsiganes », in *Roumanie/Bulgarie : Cultures et arts dans l'Union Européenne. ROMS d'Est en Ouest, reCHERches*, Hélène Lenz et Lidia Mihova (coord.), n° 7.
- (éd.), 2011, *Une ou des littératures romani ?*, Paris, *Études tsiganes*, n° 43.
- (éd.), 2009, *Littératures romani : construction ou réalité ?*, Paris, *Études tsiganes*, n° 37.
- (éd.), 2008, *Littératures romani : construction ou réalité ?*, Paris, *Études tsiganes*, n° 36.
- Osztojkán, Béla, 1997, *Átyin Jóskának nincs, aki megfizessen*, Budapest, Fekete Sas kiadó.
- Rancière, Jacques, *Et tant pis pour les gens fatigués*, *Entretiens*, Paris, Éditions Amsterdam, 2009.
- Spivak, Gayatri C., 1988, *Can the Subaltern Speak ?* in *Marxism and the Interpretation of Culture*, Cary Nelson, Lawrence Grossberg (ed.), Chicago, University of Illinois Press.
- Szécsi, Magda, 2006, *Időtépő*, Budapest, Széphalom Könyvműhely.

- Turner, Erika, 1983, *Nationalsozialismus und Zigeuner in Österreich*, Wien/Salzburg. Veröffentlichungen zur Zeitgeschichte 2, hrsg. von Erika Weinzierl, Ernst Hanisch und Karl Stuhlpfarrer, 1983.
- Zimmermann, Michael, 1996, *Rassenutopie und Genozid. Die nationalsozialistische Lösung der « Zigeunerfrage »*, Hamburg, Christians.